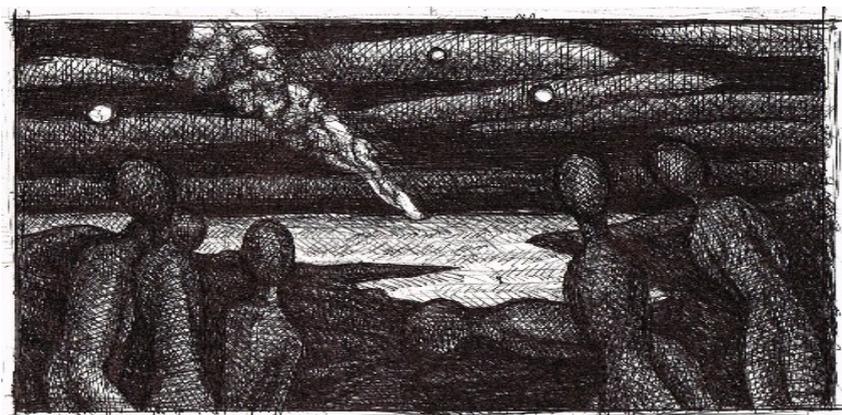


Gloire I

GLOIRE

(première époque)



*Les spectateurs, scènes n° 4, stylobille sur carton couché
© Xavier Hiron, vers 1996*

Gloire I

À l'époque de la composition de ces poèmes, c'est-à-dire vers la fin des années 1980, la préoccupation de l'auteur semble être avant tout une investigation formelle plus soutenue. Avec du recul, l'on s'aperçoit que leur contenu prend cependant de plus en plus d'ampleur et d'assurance face à un monde en proie aux bouleversements.

SOMMAIRE

GLOIRE (première époque)	154
1/ GLOIRE	154
274- Les clefs (41)	155
256- Une cité - sur un dessin (12)	156
257- De la modernité (10) diffusé	157
259- Le rire (14) (Dans la série des <i>Sonnets malmenés</i>)	157
261- Insectes (19)	158
262- L'invocation d'un astre (13)	159
263- Petite prière clinique (15)	159
265- Gloire (20)	161
266- Ode nouvelle (36)	162
267- Le duel des géants (25) diffusé	163
268- La chute des géants (57) publié	165
269- Mélancolie (26) publié	166
270- Obsession de la mort (23)	167
271- La chimère (15)	168
272- Cœur de pierre (40)	170
273- Les nouveaux monstres (45) publié	171
276- Noir béni (18) publié	173
2/ DEMAIN	174
277- Le sanctuaire (25)	174
278- À nos amants (24)	175
279- Demain le roi (20)	176
282- L'espoir (16)	177
283- Architecture (20)	178
286- Cette énergie cruelle (16)	179
287- Baisers des anges (13)	180

(le titre des poèmes étant placé en fin, ceux-ci peuvent débiter en décalé)

Gloire I

GLOIRE (première époque)

1/ GLOIRE

On mesure la fortune de l'homme
À l'épaisseur de son trousseau.
Le nombre de ses clefs
Présage de ses pouvoirs.
Sa lourdeur, de ses richesses...

Mes clefs, médiocre fer blanc
Ouvrent sur des mystères.

Parfois - le plus souvent -
J'entre en un domaine de pièces larges
Que de grands dômes réfléchis
Illuminent d'une lumière extatique
Comme de grandes richesses vides.

Ce ne sont, ici, que meubles petits et sobres
Que rien n'habille, que rien n'emplit.
Ce ne sont, là, qu'énigmatiques figurines
Qui s'évertuent à vivre fixement
Au-devant d'un grand rêve
Sans passion et sans joie.

L'espace ainsi est quadrillé
Où rien ne heurte, où tout vous est plaisant.
Mais où l'on se demande ce qui nous ferait vivre.

Parfois - le moins souvent -
L'endroit est sombre comme un réduit.

Gloire I

Encombré et maudit, et où pullulent des créatures
Aux yeux de flammes et de rubis...

Et l'air crépite comme une fièvre
Dans ces ténébreuses moiteurs
Resserrant un peu plus les murs autour de soi
Et couvrant d'ombre les venins de la nuit.
Puis tout cela devient d'humeur irrespirable :
Asphyxiante, suffocante, ou comme une nausée !

Des démons vous crachent leurs poisons
Quand tous les pores de l'endroit vous renvoient
Des haleines précieuses, enfumées ou fétides.
Et il semble que l'on y respire
Un fluide épais comme une chevelure
Où trônent des parfums de délicieux acides...

Mes clefs, en un clin d'œil
Ouvrent sur des regards qui vous réconcilient
Avec le monde. Car ce que l'homme détient
Par derrière ses clefs ne lui appartiendra jamais.

274- Les clefs (41)

Rêver d'une cité.
Rêver d'un ciel d'azur en pierres dolomitiques.
Rêver d'en épouser le contour chaotique.

Rêver ainsi d'une épaisseur des rêves.
Si j'imaginai être un citoyen du ciel ?

La vie, œdème broyé : ce soleil rose levant la chair.
La pluie est nourricière, le temps est révolu.
Et l'or - l'or ! - en insondable néosphère
Possiblement hématurgique...

Gloire I

Rêver. Pourquoi avoir rêvé si fort ?
Puisque nous sommes égaux face au bonheur
Lorsqu'il est intérieur.

256- Une cité - sur un dessin (12)



Poème-ville - sur un dessin, encre et crayon sur papier
© Xavier Hiron, vers 1988

Elle aimait les poètes mieux que moi
Il ne faut pas le nier. Et goûtant leur gaieté
Elle gardait en elle leurs images veloutées.

Se méfiant du langage et de sa fantaisie
De mes vers savait faire une offrande au mépris.

Gloire I

Puis j'ai voulu m'asseoir plus d'un soir dans son lit
Et couler en son cœur des vers de mon envie.

Mais la modernité est tel un éphémère.
Elle naît le matin, le soir est fille-mère
Amère.

257- De la modernité (10)

Il construit des châteaux de cartes patiemment
Une à une posées sur le dos de leurs sœurs.
Il construit des châteaux, ignorant la valeur
De ces heures qu'il perd en perte et en sueur.

Le poète est celui qui ne sait pas les heures.

Mais du monde qui va et vient comme un voleur
De ces mondes énormes où tournent les danseurs
Jaillissent en multitude des pieds, des bras, des mains.
Shiva n'en eu pas plus, les toupies tournent moins.

Il en est toujours une qui, s'octroyant la lune
Il en est une encore qui, caressant la mort
Revient dans un fracas ramener le désordre.

Le poète n'a plus qu'à voler en sanglots
Qu'un dieu gronde toujours d'un grand rire moqueur !

259- Le rire (14) (Dans la série des *Sonnets malmenés*)

Insectes, l'amour est un brûloir
Où taons, guêpes et moustiques
Viennent dans un élan, intrépides
Volontaires, et tout aveuglément
Se cramer les yeux !

Gloire I

Les corps se carbonisent.
Et les ailes tombent en miettes.
Et les gueules, lorsqu'en un bruit léger
Et futile - un glissement -
S'évapore en fumée
Leur doux métal vaporisé...

L'amour est une lampe violette.

Or moi, suivant mon tout petit
Bonhomme de chemin
J'aime tout aussi bien du plus loin que je peux.
Et bénis la distance de garder à nos rêves
Leurs lointaines richesses !

C'est, voyageur ailé
L'exacte ambition de ton rapport au monde.

261- Insectes (19)

Où pourrais-je trouver la force
Qui me fait tant défaut ?

Qui saurais-je invoquer, à genoux, en pleurant
Moi qui n'ai ni dieu, ni femme ni maîtresse
Qui m'aide à conquérir ce qui m'appartiendra ?

Qui voudrais-je tenir et qui me soutiendrait ?
Ou saurait me laisser si seul avec mon être
Dont la douce raison m'emplit, autant qu'elle me vide ?

Où saurais-je trouver la force de construire
Un amour qui me porte et me délivre ?

Mais l'homme est seul. C'est un astre
Dans la nuit sidérale, qui se consume et se réchauffe.

Gloire I

Puis meurt peu à peu par son propre feu.

262- L'invocation d'un astre (13)

Vous, chiens de défiance, squelettes alarmés.
Vous, femmes opulentes, femelles décharnées
Merci de m'avertir du grand danger de vivre.

Vous, femmes opulentes, femelles décharnées.
Plâtres encéphaliques, vos rêves trépanés
Merci de m'avertir du grand danger de vivre.

Plâtres encéphaliques, vos rêves trépanés.
Vous, séquestrés et vides, idéaux ablatés
Merci de m'avertir du grand danger de vivre.

Vous, séquestrés et vides, idéaux ablatés.
Par l'ectoplasme éthique, désirs hiératisés
Merci de m'avertir du grand danger de vivre.

Jours par-delà les rires, rives en abondance.
Nuits enchaînées aux nuits, cris vaincus des souffrances :
Merci de m'avertir du danger de mourir.

263- Petite prière clinique (15)

Gloire I



Maternité à l'escargot, scène n° 1, stylobille sur carte postale
© Xavier Hiron, vers 1996

Quelle gloire invoquer en ces augustes fesses
D'une pure et obscène et lascive catin ?
Ces grossiers appétits qu'un enthousiasme presse
À porter en lumière aux yeux du genre humain ?

Quel exotisme excite en de nombreux quatrains
Cette vérité plate et tenue d'une main
Par l'esprit d'un vaurien, libertin débonnaire
Avec un fond ranci et révolutionnaire ?

La gloriole suffit à ces pauvres crétins.
Le génie n'est pour eux ni vaste, cher, ni d'or.
Ni même occidental... Il souffle le malin
Avec un incrédule et doux esprit retors !

Quel haut dessein te pousse, en ton activité
À exhumer, fragile, une gerbe de vie ?
Et d'authenticité, élimant ton envie
La minant de grands trous, trop larges cavités ?

Gloire I

Aurais-tu préféré de très vagues prières
Qui auraient exalté ton sens de la misère ?
Dans tes bijoux pourris, ta verve familière
T'aura donné l'air con qu'ont les femmes en bière.

265- Gloire (20)

Je cherche un peu de gloire à jeter à la lune.
Un peu de couleur pure sur un métal relui.
La parfaite puissance : rien qu'un bout d'or, hélas !
Qui ne glisserait pas vers l'eau désenchantée.

Je cherche un champ garni de pavots et de plantes
Où la tristesse pleine sentirait l'odeur fade.
Où le soufre brûlé coulerait par ma bouche...
Cette histoire serait une plainte vilaine.

L'ivraie couvre la plaine, tel un hiver galant
Étendant sous les peaux le gel, la brume et l'air.
L'arbre tremble et supporte sa vieille destinée
Et plus nue et plus forte paraîtra notre peine.

Je cherche dans les sons les trois notes nouvelles
Qui sont ni son de cloches ni le bruit des charrettes.
Ferme, cérumen, ferme nos paupières bleuies
Et à peine meurtries bougent nos lèvres grises !

Mon âme articulée voit ces vallées paisibles
Qui sont tant de contrées à l'allure adoucie.
Il est temps de s'éprendre : formes, volez en l'air
Comme à pleine volée les portes de la guerre.

Le chemin reste long, le désert est de neige.
L'étreinte au sang violet et les yeux hagards prennent
Ici la moindre place. Mon cœur est une chose
Pourpre et très agitée dans une cage blême.

Gloire I

Mon cœur est un œillet qu'un vent léger soulève.
Mais qui trop arrimé tente de fuir la scène
Où l'âme est égorgée, tout comme un porc vulgaire
Mouillant ses rêves roses de bave et de colère...

Fi de cet art cruel ! Tous nos corps sont jetés
Dans le froid sidéral, par l'immense trouée
Vers où s'engouffre et meurt, désespérante et grise
Notre vie qui se brise comme pierre éclatée.

Je ferai d'une graine éclore une onde claire
Et rêverai de gloires, las, posthumes et belles !
Il faut croire toujours : de vaincre, il est possible
Demain mardi, peut-être, ou de sombrer jeudi...

266- Ode nouvelle (36)

Enfin, mon cœur, mon cœur, tu me reviens.
Tu renaîs fibre à fibre comme renaît le bois.
Et dans mes membres comme en ses branches
Et les baumes et les ambres s'insinuent.
Puis mon corps se remplit comme s'emplit le tronc.

Ainsi, tu me reviens, toi mon cœur éloigné
Alors que naît la nuit, tel un cœur esseulé.
Mais sans battre et transi...
Mon bois, mouillé comme un drapeau.
Mon écorce qu'on lave se craquelle, s'assombrit.
Je sens mes branches se débattre
Hors de moi, comme des bras déchiquetés, et
Dans la torture qui m'envahit, mes rameaux
Doigts désarticulés, semblent des cordes d'acier
Tendues à l'intérieur de mon ventre !

Ainsi, tu renaîs de mes cendres, mon ventre.
La sève irrigue l'arbre. Et toi, tu te creuses et résonnes.
Car mon ventre me tord, me tord et me fait mal.
Je voudrais que s'éteignent le froid et la moindre fenêtre

Gloire I

Lorsque je souffre et crie sous l'horrible torsion.
Lorsque l'on me déchire, lorsque s'ouvre mon ventre
Comme s'ouvre une roche...

Ô mon cœur : donne-moi la vigueur !
Car lorsque je m'élève et prends puissance dans les vents
Tout mon être combat le minéral.

267- Le duel des géants (25)

Les saints, les justes sont passés, grands moissonneurs.
Et que nous reste-t-il ? Qu'une terre rase et nue
Où la souffrance et nos malheurs paraissent pâles
Et blêmes nos ennuis. La nuit est éternelle.
Qu'advierait-il de nos misères si nous ne savions les extraire
De la gangue, par une langue pure et fière ?
Ou si nous restions seuls à communier avec du vide
En renâclant la poussière des anges : la fange.

Larges désirs, grands projets, ô grandes odes !

Les saints, les justes ont aspiré les évidences
Laisant des miettes d'inculture où pourrirait notre péché
D'imposture. Serait-ce là notre unique sépulture ?
On veut soigner nos engelures, flammes exsangues des étoiles
Et nos doigts tombent de sommeil : ô méprisables rôles !

Fêlure. Faillite. La faillite nous cerne. Ah !
Si j'en attendais au moins une résistance accrue
Face à la douleur ! Infinité d'azur où règnent les richesses :
Immensité, tristesses. Détresse des nuages
Non retenus. Adieu corbeaux, adieu voleurs
Adieu les grandes odes, voici nos grands malheurs !

Les saints, les justes ont déroulé un tapis d'œillettes verts
Où traînent nos tourments, où s'enracine l'air.
Nous voici mis à mal. Nos entrailles violées

Gloire I

Ont été mises à sac. Dévastation, misères, désolation
Odeurs amères. Les grands dévastateurs ont semé
Dans nos veines les poisons, et nos mains restent vaines...

Folies, poisons : réchauffez-moi aux battements de sang.
Et par l'éclatement des astres, emportez-moi dans l'eau
De vos douceurs ! Imprévisiblement, chahutez-moi.
Calcinez-moi dans l'ardeur de vos flammes.
Poisons, folies : amusez-moi par vos chemins obscurs.
Que je coure, que je vire, comme un grand monstre
Dans la fournaise épaisse des brasiers de l'enfer !
Folies, poisons : réchauffez-moi - vous le pourrez -

Je veux atteindre l'état ravi de poésie pure.
Que se consume de mon âme et de ma voix
La moindre particule. Que disparaissent au loin
L'atrocité haineuse de nos corps et la désespérance
Incluse dans nos nerfs. Je veux être lavé, je veux ressusciter.
Je veux que l'on m'accorde la paix et du bonheur.

Larges désirs, grands projets : ô grandes odes !
Mais je préférerai la foi de l'arbre à celle des lumières...

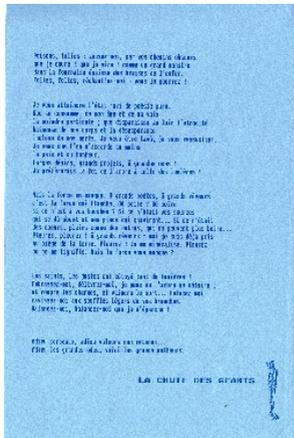
Car la force me manque. Ô grands poètes, ô grands rêveurs
C'est la force qui flanche. Où boire ? Où boire
Si ce n'est à vos bouches ? Si ce n'étaient vos sources
Qui se dérobent et mes pieds qui chavirent... Si ce n'étaient
Nos cœurs, pleins comme des outres, qui ne peuvent plus boire.
Pleurez. Pleurez, ô grands rêveurs : moi, je suis déjà pris
Au piège de la terre ! Pleurez, je me minéralise. Pleurez
Ou je me lignifie... Mais la force vous manque ?

Les saints, les justes ont côtoyé tant de lumières.
Embrassez-moi, délivrez-moi, je peux de l'arbre me défaire.
Et vaincre le charme, et rompre les sorts. Enlacez-moi !
Ravissez-moi aux souffles légers de vos branches.
Enlacez-moi, balancez-moi, que je m'épanche !

Adieu corbeaux, adieu voleurs non retenus.
Adieu les grandes odes, voici les grands malheurs.

Gloire I

268- La chute des géants (57)
Publié, Franche Lippée n°2, 1993



Noir béni, agrémenté d'une encre sur papier par Henry Le Chénier,
troisième dessin intérieur © Xavier Hiron et Henry Le Chénier, 1993

Aux froids horizons noirs de ces frissons d'hiver
Lorsque s'éteint le soir, que s'éteint le rai diurne
Tel un scarabée noir, je cherche la lumière.
Du dehors, les grands arbres de nos veillées nocturnes
Changent des requiems morcelés par les vents
Que l'on écorche à vifs aux aiguilles du ciel.

Les arbres, le sang leur monte aux feuilles
Quand l'herbe se dépouille, quand la roche s'aiguise.
L'écho se multiplie de ceux qui agonisent.
On ne devrait jamais laisser voir aux mourants
L'hiver par la fenêtre.

Ainsi, du feu sanglant s'emparent nos dépouilles
Que roulent des torrents aux eaux de couleur rouille.

Gloire I

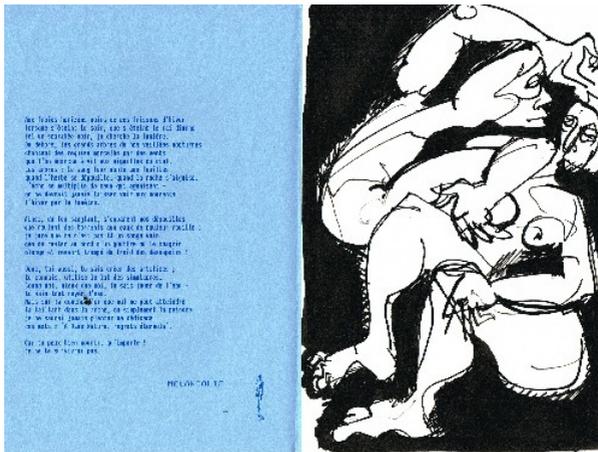
Je jure que ce n'est pas là un songe vain
Que de rester au bord d'un gouffre où le chagrin
Plonge et ressort trempé du froid des désespoirs !

Donc, toi aussi tu sais créer des artifices.
Tu connais, utilises le lot des simulacres.
Comme moi - mieux que moi -, tu sais jouer de l'eau.
Tu sais tout noyer d'eau...

Mais sur ta couche d'or que nul ne peut atteindre
La taillant dans la roche ou simplement la peindre
Je ne saurai jamais planter ma dédicace.
Ces mots : « À Dame Nature, regrets éternels. »

Car tu peux bien mourir, qu'importe !
Je ne te survivrai pas.

269- Mélancolie (26)
Publié, Franche Lippée n° 2, 1993



*Noir béni, agrémenté d'une encre sur papier par Henry Le Chénier,
premier dessin intérieur © Xavier Hiron et Henry Le Chénier, 1993*

Gloire I

L'obsession de la mort est celle de la vie.
Or un soleil, là-haut, s'achève comme un autre.
Un simple filet d'eau qui bruit sur le bassin
Qu'éclabousse sa pluie.
L'obsession de la mort est celle de la vie.

L'obsession de la mort, voilà que tout finit.
Les joies, les peines et tous les champs d'armures.
Et puis tout ce qu'on porte tel un trésor obscur !
Ou pire, une morsure...
L'obsession de la mort : voici, tout est fini.

Il n'y a plus de bruit. L'herbe rare et déserte
Tressaille au moindre vert.

Tout est fini, c'est sûr. Pour sûr, tout est maudit
Qui se prolonge au loin, au plus fort de la nuit.
C'est un aigle qui plonge en ton cœur qu'il meurtrit.
Qu'il arrache... Puis s'enfuit !
L'obsession de la mort est celle de la vie.

Obsession de la mort, mon âme, je te maudis
Qui mets dans mes draps blancs des sueurs, des orties
Des fantômes aussi.

Obsession de la mort : fontaine de sang vive.
Grand astre incandescent qui roule vers les rives
Qu'on aime sûrement pour que le monde vive !

270- Obsession de la mort (23)

À qui sut naître un soir à la lumière exquise
Des fleurs enluminées comme de hautes rives.
À qui sut s'éventer aux quatre coins d'un monde :
Au nord, au sud, à l'est où gît l'or ébloui.
À qui sut des richesses par la rime féconde

Gloire I

Où put briller sa peine en des versets d'eau blonde
Comme un bois noir d'ébène...

À qui but de l'argent d'alchimie et du monde
Et qui, non mécontent d'ouïr gémir, gronde !

Aux lieux des profondeurs marines
Aux voiles des routes maritimes
Qui construit sa chimère, culmine sous les vents
Aura tôt fait de voir, sillage rugissant
Des griffons engloutir, comme un rêve d'amant
Sa vie, sa belle vie, son unique diamant !

271- La chimère (15)



Lapidation à l'escargot, scène n° 3, stylobille sur carte postale
© Xavier Hiron, vers 1996

Je suis le prisonnier de la pierre.

La pierre : nœuds de veines, cœur vibrant
Pierre fouettée de sang.
Sang gris aux battements du vent...

Gloire I

Je suis le prisonnier de la pierre.

Je suis le chevalier de la haine.
Le lourd, le preux, le chêne !
Orgueilleux et sournois
Ce tapis qu'on étrenne, enflammé...

Je suis le prisonnier de la pierre.

Je suis un enlacé dans la chair
Au pire pilori, au poteau de la haine.
Traîné aux quatre coins d'une œuvre qu'on assène
Comme un coup de couteau !

Je suis le prisonnier de la haine.

Que n'ai-je été fouillé sous le marteau
Par mes ciseaux, des éclats jusqu'au ciel ?
Mais non, mes grains de chair !
Mais non, mes chairs de pierres.
Ô ces débris sanglants que l'on nomme matière !

Ici, moi-même suis sculpteur.
Moi-même qui me sculpte et pourtant torturant
Une glaise luisante... Et moi-même qui frappe !
Moi-même qui me brise.
Qui éclate mes chairs, mes modelés de chairs !

Moi-même qui, du dedans, et tel qu'en dehors
S'acharne avec souffrance et maltraite mes formes.
Ô souffrance - une gloire ! -, ô nudité des formes.

Or ce n'est pas assez, voir mon corps écorché.
Voir mon bras dénudé et le blanc de mes nerfs
Ni le noir de mes veines...
Et froides, les pinces taillant à vif
À mesure que s'opère ou que se met au jour
Ce corps dormant comme dorment les pierres...

Gloire I

Je veux que le ciseau dissèque mes entrailles.
Je veux qu'inaltérable jaillisse la souffrance.
Enfin, la vraie souffrance, la glorieuse souffrance !

Mais le silence... Ô mutisme des pierres
Parlant à cœur fermé dans un langage austère !

Je suis le prisonnier, comme un cœur aux enfers.

272- Cœur de pierre (40)

I

Attends, ne bouge pas, entends que viennent
Les fantômes, les monstres ! Attends, ne tremble pas :
Derrière un carreau noir et des volets ardents
Ils sont là qui s'éveillent et respirent l'air blanc.
Partout, des flancs s'animent, partout, d'indicibles présences.
Partout, des corps dénoncent et bravent ton attente.

Attends, ne tremble pas : entends qu'ils nichent
Sous les feuillages... Les monstres sont sous terre.
Dans les airs, les fantômes. Leurs bras forts et furieux
S'arment de feu, de sang. Les vents les font ployer
Dans la tourmente claire, comme des formes s'emmêlant...
Entends les formes s'emmêlant.

Je voudrais que tu aies vu, torturée, gémissante
Cette armée trébuchante. Craignant le monde, le dévorant
Elle descend des fleuves et traîne dans ses rangs
La fureur des volcans. Petits, les monstres des volcans.

Nul ne verra jamais ces visages sanglants
Que toi, enfant, et leurs yeux si puissants !
Jamais nul, et tu les côtoieras. Jamais nul plus près que toi.
Ne tremble pas, attends, cette armée est pour toi.

Gloire I

Je voudrais que tu aies vu ces corps puants de fièvre.
Le métal cliquetant sur l'émail et les dents.
La poussière qui roule à leurs pieds hésitants...
Vois comme ils se bousculent
Leurs têtes aux armes se choquant !

De l'ivoire, de la corne leur rentrent dans les os
Et du métal ouvert laisse bien voir les peaux.
Je voudrais que tu aies vu la laideur de la peau.

Attends, ne tremble pas, ne t'effraye pas des ventres.
Ventres ouverts, ventres fermés, ventres cousus de fer.
Ne t'effraye pas, enfant, quand du ciel la lumière
Vient pleurer sur les cendres. Ne t'effraye pas des cendres.

Ne t'effraye pas, là-bas, parlent les chants de mort.
Ils crient des sortilèges, poussent des hurlements.
Des charniers, des carnages les rendent plus violents.
Ils frappent sans savoir, même l'enfant attend.
Ils bavent des insultes... Ne t'effraye pas, entends.

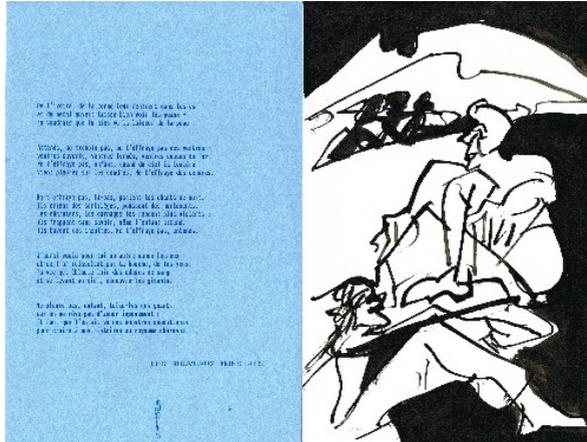
II

J'aurais voulu pour toi un autre monde heureux
Et de l'or ruisselant de ta bouche, par tes yeux.
La vie qui éblouit loin des odeurs de sang
Et se levant au ciel, découvre les gisants.

Ne pleure pas, enfant, toise-les ces géants.
Car on ne rêve pas d'amour impunément.
Il faut que l'on ait vu ces monstres dégoûtants
Pour croire en nos histoires au royaume charmant.

273- Les nouveaux monstres (45)
Publié, Franche Lippée n°2, 1993

Gloire I



*Noir béni, agrémenté d'une encre sur papier par Henry Le Chénier,
deuxième dessin intérieur © Xavier Hiron et Henry Le Chénier, 1993*

Noir béni où s'est inscrite ma vie
Je te porte toujours, telle une aube mythique
Quand l'enfant s'est levé au regard étoilé.

À ce commencement, à ce début du monde
Sans doute, les serpents se sont sortis de terre.
Les chiens ont aboyé et les loups ont hurlé.
Des bruits, des vents brûlants
Ont rendu l'air sauvage en dansant près d'un corps
Rose et violet de sang qui s'est mis à crier.

Que je te porte, noir béni, toi qui sus m'éclairer
De quelques flammes vieilles, fragiles et lointaines.
Que je te porte, tremblement où s'éveilla ma peine !
Que je te porte, telle une aurore d'odeurs pleines
De promesses et de fruits à mûrir...

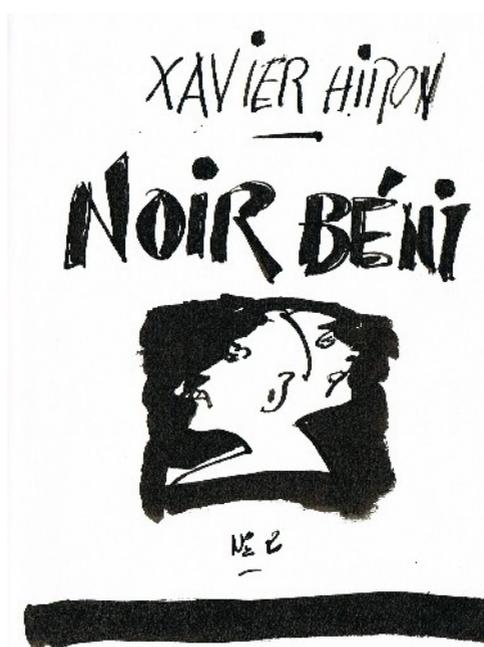
Car je te porte, noir béni
T'obéis, dans le creux de tes nuits.

Gloire I

Pour que j'apprenne à dire
Le bonheur sans répit d'être ici !

276- Noir béni (18)

Publié, Franche Lippée n°2, 1993



Noir béni, encre sur papier par Henry Le Chénier,
couverture factice © Xavier Hiron et Henry Le Chénier, 1993

Gloire I

2/ DEMAIN

Voici le sanctuaire des forêts
Où nous roulions, jadis
Sur une mousse rouge et des feuilles séchées.

Dès lors, nous reviennent les goûts anciens
De paradis. La poussière avalée des lierres et des branches...
Ainsi que les hauts arbres : eux qui nous accueillait
Dans l'ombre des nuées à nouveau sombres
Fraîchement vertes !

Un geste de la main. Ou peut-être rien
Que l'idée d'un geste...
Et voici que s'ouvre en plein
Tel un retour des dieux, ce voile
Des cieux lavés par nos vieilles années
Quand je tenais ton cœur au sanctuaire des forêts !

Les dieux - t'en souvient-il ? - occupaient tout l'espace
De leurs rires, par leurs yeux. En nos jeux effrayés
À tenter de leur plaire, il n'était pas de place
Où nous puissions voler. Leurs silhouettes passaient
En haut des longs nuages, et nous les admirions.
Nous, assis, à moitié nus, à peine rassurés
Comme de vrais héros que courtoisaient les fées.

Mais nous, nous étions sages
Et attendions déjà ces lendemains heureux
Qui voleraient si bas et daigneraient mourir
Tendrement - une feuille séchée -, à notre portée.

277- Le sanctuaire (25)

Gloire I

À quel espace et à quel temps
Appartiens-tu, roi des mutants ?
À quelle escale au port charmant ?
En quelle cale gis-tu souvent ?
Quelle lumière, quel ornement
Et quel mystère, sous quel auvent ?

La terre même et ses amants
Viennent pleurer les océans.
Et si petite, toujours brûlant
Toujours amère, la fleur enfant.

N'existes-tu que par l'instant
D'un éphémère et vieux printemps ?
Même la terre et ses amants
Viennent fleurir les continents.

À quelle vague, roi des géants ?
À quel espoir de revenants ?
À quel devoir, très follement
Dédieras-tu tes boniments ?
Dans quel espace et sous quel temps
Salueras-tu tous tes amants ?

À quel espace et à quel temps ?
Par quel brouillard, éminemment ?
À quel espace, roi des mutants ?
Et demain passe, continûment...

278- À nos amants (24)

Heureux le roi
Qui ne possède rien.

Heureux, sans méandre nageant.
Sans écaille bruissant, le roi.

Gloire I

Sans étoile sanguine
Ni hauts-fonds à défendre.

Bienheureux qui n'a rien nourri.
Ni chagrin à son œil, ni l'hermine et
Qui veut respirer là où l'herbe est rare !
Bienheureux qui n'a rien promis.

Demain, dans deux draps déchirés
Nos longs bras décharnés
Accueilleront un souffle
Que l'on juge dernier.

Heureux ce roi
Pour que vienne l'instant.
Et qu'à aucun moment
En son cœur des démons
Ne versent des poisons
Où tremble le regret !

279- Demain le roi (20)

Non, il n'est rien de pire, hélas !
Que l'abrupte vérité d'un poème...
Elle éclate, il jaillit, cet éclair rougeoyant
Brisant nos âmes. Et son écho résonne
Pour toute éternité sous les cloches du ciel !

Il n'y a rien de pire qui jamais ne faillit
À sa tâche. Jamais. Et nos yeux sont des larmes
- d'inasséchables larmes -
Car il n'est rien de pire qu'une larme...

Ni les odeurs de camphre, ni les airs de silence
Ni l'abandon fatal au froid, aux draps salis.
L'oreiller qui balance, ni l'avance des nuits...
Car rien de pire il n'est que nos armes qui flanchent

Gloire I

À combattre un souci : lui qui enfle
- bruit immense - comme un pus qui mûrit !

Non, il n'est rien de pire
Et l'espoir est à vif.

282- L'espoir (17)



*Chapiteau du cloître Saint-Louis, Aix-en-Provence,
Fusain sur papier arche © Xavier Hiron, 1984*

Aujourd'hui que s'élève comme un pan de matière
L'orage frontalier. Aujourd'hui que la terre
S'en vient à croire aux rêves des vents animaliers.
Aujourd'hui que le ciel est un vrai champ d'azur
Aux lames étirées. Aujourd'hui, qui rassure ?

Gloire I

Pas une architecture aux formes épurées
Dans l'âpre végétal. Pas un son qui capture
Dans sa joie minérale tous nos sens éveillés.
Pas un lieu de clarté où l'on puisse habiter...

Aujourd'hui qu'illumine un grand feu étoilé
Où suivre nos tracés. Aujourd'hui que nous rime
La saccade endiablée qui rythme nos idées :
Pas un repos guerrier, pas une éternité.

Aujourd'hui, qui rassure ? Aujourd'hui, qui emmure ?
Aujourd'hui, qui mesure tout le temps écoulé ?

Aujourd'hui que s'érigent de grandes ossatures
Comme un camp fortifié. Aujourd'hui que capture
Dans la nuit la mesure de nos projets voilés.
Aujourd'hui que construit comme une symphonie
L'homme sur sa portée : demain, la liberté !

283- Architecture (20)

Cette énergie cruelle
Qui nous fait s'élever
Vers des régions célestes !

À qui est-elle promise, sereine et précieuse
Cette quiétude éternelle ? Cette vision glorieuse
Empreinte d'aube et de temps calme ?

Nul besoin de te glorifier
En des fumées fragiles :
Elles qui glissent au lointain
Près des sphères de pesanteur...
Nul besoin, tes yeux flanqués d'étoiles.

Cette énergie cruelle... Mais où trouver
Un milieu ? Car un lapin, au fond d'une cocotte

Gloire I

Me fait penser toujours à l'enfant que j'étais
Et que l'on ferait cuire.

286- Cette énergie cruelle (16)



*Crèche troglodyte à l'escargot, scène n° 2, stylobille sur carte postale
© Xavier Hiron, vers 1996*

Bienvenue
Baisers des anges.
Bienvenue, le silence.

Bienvenue, toi la vague
Chargée d'embruns
D'imaginaires choses.

Bienvenue, toi fortune :
Lumière qui croit
Nous reconnaître.
Bienvenue qui console.

Gloire I

Bienvenue les idoles
Les muses et les anges.
Bienvenue, ô silence !

287- Baisers des anges (13)



© Xavier Hiron, vers 1978